NOS DÉPÊCHES

(Par Service Téléphonique Spécial)

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Paris, 30 juin. — La séance s'ouvre à deux heures, sous la présidence de **M. Deschanel.**

L'AUGMENTATION DE LA FLOTTE

Vote du projet

La Chambre reprend la discussion du projet relatif à l'augmentation de la flotte.

L'amiral Rieunier présente un amendement tendant à construire 10 cuirassés d'escadre, 2 croiseurs cuirassés, 2 croiseurs-estafettes, 20 contre-torpilleurs et 140 torpilleurs sous-marins ou submersibles. La dépense serait de 531 millions, en augmentation de 58 millions sur celle du projet du gouvernement.

M. de Lanessan, ministre de la marine, d'accord avec la commission, repousse l'amendement.

L'amiral Rieunier. — L'effort que vous faites n'en est pas un. (Bruit à gauche.)

L'amendement de l'amiral Rieunier est repoussé par 419 voix contre 92.

La Chambre adopte l'article 1er du projet du gouvernement, autorisant la construction de 6 cuirassés de 14.865 tonneaux, de croiseurs cuirassés de 12,600 tonneau , et de 28 contre-torpilleurs de 305 tonneaux environ.

Par 402 voix contre 126, la Chambre repousse l'article 2 du projet de la commission disant que les crédits relatifs aux constructions neuves de la marine feront l'objet d'un *compte spécial hors budget.*

L'article 2 du projet du gouvernement et de la commission du budget est adopté, sans changement, ainsi que l'article 3.

Enfin la Chambre adopte par mains levées l'ensemble du projet concernant l'augmentation de la flotte.

La séance est levée à 7 heures moins 10 et renvoyée à lundi.

UN SCANDALE NATIONALISTE

Paris, 30 juin. — Le correspondant parisien du *Soir* de Bruxelles, annonce qu'un scandale nationaliste est sur le point d'éclater.

Il s'agit d'un gros bonnet du nationalisme, membre du Parlement, officier de la Légion d'honneur et ayant occupé, avant d'être législateur, une haute situation, que je ne veux pas autrement désigner aujourd'hui.

Ce personnage, grand ami de Déroulède, a la passion du jeu. Il joue beaucoup et perd souvent. Lorsqu'il a perdu il emprunte. Ce n'est pas un crime. Malheureusement, lorsqu'il emprunte, il oublie de rembourser, et lorsqu'on lui réclame sa dette, il refuse de la payer.

C'est ainsi qu'il a emprunté à un croupier — il ne s'agit pas du cosaque Motte, — une somme de 10,000 francs qu'il n'a pas remboursée au prêteur, et celui-ci l'a assigné en payement de cette somme devant le tribunal civil de la Seine, où le créancier se propose de plaider l'*exception de jeu*, qui est toujours admise par nos tribunaux.

Le plaignant n'ignorait pas que son créancier aurait recours à cette échappatoire, il n'en a pas moins persisté dans dans sa plainte, car il poursuit, assure-t-on, un but purement moral.

Le procès est appelé à faire du bruit.

On parle d'une correspondance qui serait lue à l'audience, et que les journaux césariens se garderont bien de reproduire, si vraiment elle met en mauvaise posture morale, comme on l'affirme, notre gros bonnet du nationalisme.

LE TSAR A PARIS

Paris, 30 juin. — Suivant une dépêche de Saint-Pétersbourg, le tsar se rendra à Paris au commencement de septembre pour visiter l'Exposition, puis il fera une visite à la cour de Hollande.

La GUERRE en CHINE

LA MARCHE SUR PÉKIN

Rapport de l'amiral Seymour sur l'échec de la colonne internationale. — Combats multiples. — Nombreux morts et blessés.

Londres, 30 juin. — Dans la nuit de vendredi à samedi, le ministère de la marine a communiqué la dépêche suivante de l'amiral Seymour, qui commandait la colonne de troupes internationales qui a vainement tenté, comme on le sait, d'aller de Tien-Tsin à Pékin.

Cette dépêche, datée de Chéfou 29 juin 10 heures soir, est ainsi conçue — à moins qu'agissant dans les évènements de Chine comme pour la guerre du Transvaal, les galonnés anglais du ministère n'ait fait subir des truquages à ce rapport officiel.

— Je suis revenu avec mes forces à Tien-Tsin, ne pouvant atteindre Pékin par la voie ferrée.

Le 13 juin, deux attaques d'avant-garde faites par les Boxers ont été repoussées avec pertes considérables pour les Boxers. Aucune perte de notre côté.

Le 14 juin, les Boxers ont attaqué le train à Lang-Fang en grand nombre et avec beaucoup de détermination. Ils ont été repoussés et ont eu 100 tués.

Nos pertes ont été de 5 Italiens tués. Le même jour, les Boxers ont attaqué le détachement anglais qui gardait la station de Lofa. Les Boxers ont eu 100 tués. Nous avons eu deux marins blessés.

La destruction du chemin de fer, devait empêcher le 16 juin, de retourner à Yang-Tsun et tâcher, de là, de me rendre par rivière à Pékin.

Après mon départ de Lang-Fang, deux trains laissés en arrière ont été attaqués le 18 juin par les Boxers et les troupes impériales de Pékin qui ont perdu 400 ou 500 tués.

Nos pertes ont été de 6 tués et de 28 blessés. Les deux trains m'ont rejoint à Yang-Tsun le soir même.

Manquant de provisions et gêné par mes blessés, je change d'avis et décide de retourner à Tien-Tsin.

Le 19 juin, je rencontre, pour revenir en arrière, une opposition acharnée dans presque chaque village.

Les rebelles, lorsqu'ils étaient battus dans un village, se retiraient dans un autre et occupaient toujours des positions bien choisies d'où nous étions souvent contraints de les chasser à la pointe de la baïonnette.

Le 23 juin, après une marche de nuit, je suis arrivé près de l'arsenal impérial, au delà de Tien-Tsin, où, après m'avoir fait des ouvertures amicales, l'ennemi a ouvert traîtreusement le feu sur moi.

J'ai néanmoins réussi à refouler l'ennemi par une fusillade de front, tandis qu'un détachement de marins, par un mouvement tournant, les prenait de flanc et s'emparait d'un canon. Les Allemands, de leur côté, traversaient la rivière et s'emparaient de 2 canons.

L'arsenal a été, là-dessus, occupé par nous ; les attaques déterminées de l'ennemi pour le reprendre les jours suivants ont échoué. J'ai trouvé dans l'arsenal des quantités immenses de fusils, d'armes et de munitions.

Plusieurs canons ont été employés pour notre défense et nous avons commencé à canonner les forts chinois qui se trouvaient plus bas.

Ayant trouvé des munitions et du riz, j'aurais pu tenir encore quelques jours, mais étant gêné par un grand nombre de blessés, je demandai à Tien-Tsin, de m'envoyer des secours qui arrivèrent dans la matinée du 25.

L'arsenal fut alors évacué et nous rentrâmes à Tien-Tsin le 26. En quittant l'arsenal, nous y avons mis le feu.

Mes pertes sont les suivantes :

Anglais, vingt-sept tués et quatre-vingt-dix-sept blessés ; Américains, 4 tués et 25 blessés ; Français, 1 tué et 10 blessés ; Allemands, 12 tués et 62 blessés ; Italiens, 5 tués et 8 blessés ; Japonais, 2 tués et 3 blessés ; Russes, 10 tués et 17 blessés ; Autrichiens, 1 tué et 1 blessé.

Les pertes de la colonne Seymour

D'après une dépêche particulière reçue aujourd'hui à Rome, les pertes de la colonne internationale seraient plus fortes que elles annoncées dans le rapport télégraphique de l'amiral Seymour.

Elles comprendraient, en effet, 102 morts et 228 blessés.

L'insurrection dans les provinces

EXTENSION DE LA RÉVOLTE

Les dernières nouvelles russes confirment le bruit que l'insurrection des Boxers gagne l'intérieur de la Mandchourie.

D'après une enquête faite auprès de l'état-major général, l'insurrection fait rage, aussi bien dans les provinces du nord de la Mandchourie que dans les provinces du sud

Le Transsibérien a déjà été attaqué par les Boxers. En outre, les fils télégraphiques entre Vladivostok et Port-Arthur ont été coupés.

Il n'y a pas longtemps, la légation chinoise avait été officiellement avisée que si les rebelles touchaient le chemin de fer russe de la Mandchourie, la Russie tournerait immédiatement toutes ses forces contre la Chine. Aussi, ce soir, le ministre chinois est-il désespéré.

Si les puissances ne peuvent réprimer rapidement l'insurrection dans le Nord, le Sud se mettra bientôt en ébullition, il y a des indices d'un soulèvement général dans le Kouang-Toung.

D'autre part, on mande de Canton au *Daily Telegraph* :

« Par suite d'un édit inattendu de l'empereur et de l'impératrice douairière, reçu *hier soir*, Li-Hon-Tchang a renoncé à son voyage à Pékin.

» Tout avait été préparé pour ce départ et le vieil homme d'Etat devait s'embarquer à bord du navire américain *Brooklyn*.

» La possibilité d'une rébellion à Canton et la nécessité d'organiser un corps de 11,000 hommes exigent la présence de Li-Hon-Tchang dans le Sud

» 130 pirates, Boxeurs et autres criminels, ont été décapités par ordre de Li-Hon-Tchang. »

On pourra épiloguer sur cette nouvelle ; elle ne tend pas à prouver assurément les dispositions de l'impératrice à entrer en négociations avec les puissances.

Li était, en effet, le seul personnage qui pût servir utilement d'intermédiaire entre la Chine et l'étranger ; il est assez curieux d'ailleurs de voir combien, même dans son attitude actuelle, le gouvernement chinois s'efforce de ne pas couper tous les ponts derrière lui.

C'est ainsi qu'il a fait courir le bruit que les Boxers avaient incendié le palais de Pékin, et qu'il ne serait pas le maître de la rébellion. On sait ce qu'il faut penser de *ces allégations.*

RENFORTS DE TROUPES ÉTRANGÈRES

A Toulon, les préparatifs se poursuivent activement en vue des envois de renforts en Chine.

On a terminé l'embarquement, sur la *Nive*, de tout le matériel expédié par Toulon.

A sept heures du matin, a eu lieu la réception, par la marine, de quinze mille kilos de glace pour l'approvisionnement du bord et le service de l'hôpital. On a embarqué également de nombreux colis arrivant de Valence, ainsi que quarante bœufs, cent moutons, et une grande quantité de boîtes de conserves pour les malades.

A dix heures du matin, l'ordre arrivait de diriger également sur Takou, par la *Nive*, soixante mulets avec cinquante-deux bâts pour affûts, des roues, des outils, des forges, ainsi que vingt colis accessoires de canons de montagne.

Le *Colombo*, affrété pour l'Extrême-Orient, arrivera le 1er juillet et emportera un bataillon de marche et du matériel.

Le *Cachar* embarquera, demain, une batterie et 800 hommes de troupes à destination de l'Indo-Chine.

Le grand croiseur allemand le *Fuerst-Bismarck* est parti ce matin de Kiel pour l'Extrême Orient.

Un détachement anglais composé de 400 marins, 121 soldats d'infanterie de marine, et 389 d'infanterie légère de marine, s'est embarqué aujourd'hui à Portsmouth pour la Chine.

Ce contingent sera probablement constitué en colonne navale pour le service à terre. Il emporte des appareils de télégraphie sans fil. Le croiseur anglais de 1re classe *Argona* a reçu l'ordre de quitter immédiatement Sheerness pour Hong-Kong.

Le *Novoïe Vrémia* annonce que le cuirassé russe *Sébastopol* partira prochainement pour l'Extrême-Orient, où il se joindra à l'escadre du vice-amiral Alexéief.

Prise d'un arsenal

Londres, 30 juin. — Le War Office communique le télégramme suivant de Chéfou du Colonel Dorward :

L'arsenal situé au nord-ouest de Tien-Tsin a été capturé dans la matinée du 27, par les troupes alliées.

Les troupes anglaises qui ont pris part au combat se composaient de la brigade nouvelle et du régiment de Chine. La brigade navale a eu 4 tués et 15 blessés.

Le régiment de Chine qui n'a subi aucune perte a repoussé une grande attaque des Boxers sur le flanc gauche leur infligeant de fortes pertes.

Le Foreign Office n'a reçu aucune nouvelle des légations étrangères à Tien-Tsin.

LA GUERRE SUD-AFRICAINE

Un convoi anglais capturé

On télégraphie de Lourenço-Marquez qu'un bulletin officiel boer daté de Machadodrop raconte ainsi le combat de Riet Spruit.

« Il annonce que le 23 courant, le commandant Pieters, avec le commando Wynburg et des burghers du commando de Hasbroek, a attaqué à Riet Spruit non loin de Sénékal, un grand convoi anglais venant de Wynburg.

» Les anglais ont tenté vainement de sauver le convoi ; ils ont été repoussés et ont perdu beaucoup d'hommes et un grand nombre de fourgons.

» Trois ambulances ennemies ont emporté les tués et les blessés.

» Les orangistes n'ont eu qu'un fieldcornet blessé. »

La situation à Kimberley

La situation à Kimberley est actuellement plus mauvaise qu'elle ne l'était pendant le siège.

Les femmes et les enfants des volontaires locaux sont dans le plus complet dénuement.

Dans le district de Bakly-West 75 0/0 des indigènes et un nombre assez élevé d'Européens sont malades de la fièvre.

UN ABORDAGE EN MER

Un steamer coulé

Londres, 30 juin. — Le paquebot anglais *Orotava*, transportant 1,188 hommes de troupes dans l'Afrique du Sud, a abordé et coulé près d'Ouessant, le vapeur allemand *Bremen* dont l'équipage a pu être sauvé.

L'*Orotava*, qui a son avant défoncé au dessus de la ligne de flottaison est rentré à Southampton avec les troupes qu'il avait à bord.

L'abordage s'est produit par un épais brouillard.

On voit par cette dépêche, que loin de diminuer ses troupes dans l'Afrique du Sud, l'Angleterre envoie à lord Roberts de nouveaux renforts, ce qui prouve que le vieux maréchal n'a pas encore gagné la partie engagée contre les Boers.

Ceux-ci, comme nous le disions, ne cessent de harceler les Anglais et s'ils n'obtiennent pas de succès notables, ils parviennent néanmoins à inquiéter sérieusement les mouvements de l'ennemi.

Les Gymnastes et le service militaire

Paris, 30 juin. — Le général André, ministre de la guerre, vient de faire connaître à M. Cazalet, de Bordeaux, président de l'Union des Sociétés de gymnastique de France, que, comme suite au désir qu'il lui avait manifesté, il venait de nommer, sous la présidence de M. le général Clément, une commission chargée d'étudier le vœu que M. Cazalet avait, par deux fois, aux fêtes fédérales de Dijon et de Paris, recommandé à la sollicitude de M. le Président de la République.

Le vœu est ainsi conçu :

« Faculté pour les jeunes gens qui réuniraient les connaissances et les conditions qu'il plairait à l'autorité militaire d'exiger d'eux de ne pas attendre jusqu'à vingt-et-un ans pour faire leur service de trois années. »

L'adoption de ce vœu permettrait aux gymnastes de devancer l'appel et de choisir leur régiment.

A l'Exposition

Paris, 30 juin. — Le total des entrées, pour la journée d'hier, s'est élevé à 227,937.

L'unique défaut, à entendre les affamés qui veulent tout voir, *le seul vice de cette merveilleuse Exposition, c'est sa richesse même* : « Jamais, jamais nous ne pourrons voir tout ! »

C'est le soupir désespéré qui s'échappe des lèvres des visiteurs inquiets. Dans leur boulimie de curiosité, ils s'arrêtent, comptant avec effroi les journées de liberté qui leur restent. Quoi ! tant d'attractions et si peu de jours de voyages !

Comme disait Maurice de Saxe de sa romanesque existence : « Le rêve aura été beau, mais il est court ! » La vision de beauté et de curiosité semble trop passagère et déjà un mouvement se dessine pour demander, s'il est possible, qu'on prolonge jusqu'à l'an prochain cette apothéose du travail.

LA CANDIDATURE JAURÈS

On lit dans le *Cri de Paris* :

Un grand nombre de citoyens du onzième arrondissement ont l'intention, si M. Pierre Baudin est élu député de Belley, d'offrir la candidature à Jaurès.

Le puissant orateur socialiste a, jusqu'ici, refusé toute candidature et rien ne permet de penser qu'il ait changé d'opinion. Des efforts considérables n'en seront pas moins faits auprès de lui pour qu'il consente à rentrer au *Parlement.*

Faits Divers

HORS RÉGION

CONDAMNATION D'UN FRÈRE

Bordeaux, 30 juin. — Un ignorantin de l'école chrétienne du quartier de Bacalan vient d'être condamné à deux ans de prison pour attentats à la pudeur. Plusieurs enfants très jeunes avaient été souillés par cet immonde frocard.

Nous nous demandons comment il se peut faire que des parents puissent, malgré la fréquence de ces actes ignobles, confier la garde et l'éducation de leurs enfants à des individus aussi immoraux ?

Nous pensons que cela dénote une mentalité regrettable chez une partie de la population ouvrière et nous souhaitons de tout cœur l'interdiction d'enseigner à tous ceux qui ont fait vœu de chasteté, pour se livrer ensuite aux actes les plus ignobles et les criminels.

DANS LA RÉGION

LE MOUVEMENT GRÉVISTE A ROUBAIX

Une grève a éclaté hier matin dans le tissage mécanique Masurel-Leclercq, anciennement Louis Cordonnier, 87, rue de Mouvaux.

Vingt-quatre ouvriers tisserands se sont mis en grève après avoir exposé la veille, leurs revendications aux patrons. Les voici :

1° Les petits métiers cheviotte ont 9 duites 1/2 au quart de pouce et la façon est payée 3 cent. ;

Pour gagner leur journée les ouvriers devraient avoir 4 cent. 28.

2° Les métiers cheviotte de 150, ont 10 duites 1/2 payées 4 cent. 85, et devraient avoir 6 centimes.

3° Les métiers cheviotte 180, ont 10 duites 1/2 payées 6 cent. 28 et devraient avoir 7 centimes 2 ;

4° Les métiers de 120 casimir, ont 13 duites 1/2, payées 7 centimes 40, alors qu'elles devraient valoir 9 centimes.

5° Les métiers de 180 casimir, ont 13 duites payées 7 centimes 40 et devraient avoir 8 centimes 30.

Une entrevue avait eu lieu, avant la mise en grève, vendredi vers 8 heures, le patron a offert aux ouvriers une légère augmentation de quelques sous par pièce, et a promis d'examiner avec bienveillance les revendications des ouvriers.

Hier matin, les ouvriers ont appris que le patron s'était absenté et était parti pour Rouen sans rien décider ; la grève a alors été décidée.

Les ouvriers se plaignent à juste titre de la baisse des salaires ; un exemple frappant nous a été donné hier : un ouvrier de l'usine Masurel a fait cette semaine 6 pièces de 70 mètres, payées à 0,055, c'est un père de famille, cependant. Comment veut-on que lui et les siens vivent avec un salaire de 15 f. 38 par semaine ? C'est dérisoire, n'est-ce pas, et c'est une honte pour notre société actuelle.

Les grévistes auront une entrevue lundi matin, à neuf heures avec leur patron.

SUICIDE D'UNE DEVOTE A TOURCOING

Hier soir, vers 4 h. 1/2 du matin, MM. Robitaille, sous-brigadier d'octroi et Decis, menuisier, demeurant au chemin du Hallot, aperçurent dans le canal, entre le pont National et le pont du Hallot un cadavre flottant sur l'eau.

Ils s'empressèrent de l'amener sur la berge c'était celui d'une femme paraissant âgée de 25 à 30 ans, qui n'avait pas du séjourner longtemps dans l'eau

La police prévenue, le fit transporter à la morgue.

Dans les mains on a retrouvé un chapelet et un Christ en cuivre.

Son identité a été établie par M. Barrois fils, qui a déclaré reconnaître sa servante disparue de chez lui depuis vendredi soir.

Elle se nomme Beaucarne Elise, âgée de 27 ans, dont les parents habitent Herseaux.

Cette malheureuse était en proie à la manie de la persécution et avait des idées noires.

Le jour de son suicide, un peu avant neuf heures du soir, Mme Barrois avait trouvé Elise Beaucarne, à genoux, dans la cuisine en train de réciter son chapelet.

La mère prévenue, est venue dans la matinée, reconnaître le corps de son enfant, sa douleur faisait peine à voir.

UN CRIME PASSIONNEL A ANZIN

Une femme assassinée

Un crime qui a mis en émoi la population d'Anzin a été commis hier matin par Jules Miroux, 27 ans, chaudronnier à Petite Forêt, sur Zélia Dubois, femme Baratoux, 38 ans, cabaretière route de St-Amand, 69, à l'angle de la cour Lamotte et de la rue Thiers.

La maison du crime

L'estaminet tenu par Zélia Dubois est connu sous le nom de la victime.

Il se compose, au rez-de-chaussée, d'une salle de cabaret donnant sur la route de St-Amand et, sur le derrière, d'une chambre à coucher et d'une cuisine.

Le 1er étage est occupé par la servante et un locataire.

Derrière la maison, une cour, entourée d'un mur en briques de faible hauteur

Zélia Dubois, femme de mœurs extra-légères, tenait cet estaminet depuis quelques mois seulement.

Avant de venir à Anzin, Zélia avait été cabaretière à Saint-Saulve, à Denain, route de Condé, 56, à Valenciennes, faubourg de Lille.

Avant le crime

Miroux était depuis longtemps l'amant de Zélia Dubois, mais celle-ci le trompait très régulièrement avec des amants de passage, des ouvriers amis de Miroux, en un mot avec le premier venu. Miroux était très jaloux et très violent. Aussi des scènes éclataient presque journellement chez la cabaretière.

Il y a moins d'un an, Miroux passait en Cour d'assises pour vol au préjudice de cette femme et il était condamné à six mois de prison.

Après avoir purgé sa peine, il n'eut rien de plus pressé que de retourner auprès de la femme Dubois, — et naturellement les scènes de jalousie recommencèrent bientôt

Miroux est un déséquilibré, un alcoolique qui a passé cinq années aux compagnies de discipline, où sous le soleil d'Afrique, il buvait l'absinthe.

Vendredi soir, vers 8 heures, Jules Miroux à qui l'entrée de la maison de Zélia avait été interdite par le commissaire en raison des scènes tumultueuses et orageuses qui s'y passaient journellement, se présentait à la porte du cabaret où il entrait et prenait plusieurs consommations.

Il demanda à sa maîtresse de reprendre la vie commune. Celle-ci refusa et conseilla à son amant d'aller se reposer ailleurs.

Miroux partit et alla passer sa soirée à Valenciennes dans une des maisons hospitalières de la rue des Canonniers, puis revint à Anzin.

Il était deux heures du matin lorsqu'il frappa à la porte de Zélia. Celle-ci qui avait prié sa bonne, Emilia Dujardin, de coucher avec elle n'ouvrit pas à l'appel de son amant

Miroux escalada alors le mur de la cour sur la rue Thiers et se logea dans un petit hangar situé dans cette cour en attendant l'ouverture du débit.

Le crime

Vers 6 heures, la fille Dujardin ouvrit la boutique et les portes de la cour, c'est ce moment que choisit le meurtrier pour pénétrer dans le cabaret. Après avoir bu quelques grands verres de genièvre, il se dirigea dans la chambre de sa maîtresse avec laquelle il resta près d'une demi-heure. Que se passa-t-il ensuite ?

Une discussion éclata. Miroux s'empara d'une hachette qui se trouvait à sa portée et qui a été retrouvée couverte de sang.

Il en porta à Zélia Dubois un coup si violent que du tranchant il ouvrait l'orbite de l'œil droit pendant que le manche lui brisait la mâchoire. S'emparant ensuite d'un couteau de cuisine aiguisé depuis la veille il en porta trois coups violents dans la poitrine et l'abdomen de Zélia qui tomba sans pousser un cri. La pauvre fille était morte.

L'assassin

sortit alors de la maison où personne ne l'avait vu accomplir son crime et traversa la route en criant « Allez chercher le commissaire, je viens de tuer Zélia Dubois, elle ne me trompera plus ! » Puis il s'assit sur un panier à la porte de M. Lobert, charron, où il attendit l'arrivée du commissaire de police, M. Orliano, qui procéda à son arrestation sans aucune résistance de la part du criminel. Les agents conduisirent le prisonnier au cachot de l'hôtel de ville où il attendit

La descente du Parquet

qui eut lieu vers neuf heures et demie du matin. M. le procureur de la République, son greffier, le juge d'instruction s'étaient fait transporter route de Saint-Amand, 69, où le meurtrier arrivait quelques instants plus tard et était confronté avec le cadavre de sa victime.

Miroux raconta d'une façon indifférente la scène du crime, ce qui laisse supposer son inconscience.

L'autopsie

L'autopsie du cadavre de Zélia Dubois a été pratiquée hier soir à 3 h. 1/2 par MM. Manouvriez, médecin-légiste et Ruelle, docteur à Anzin.

Les praticiens estiment que la mort est due à un épanchement de la matière cérébrale et au coup de couteau qui a perforé l'estomac.

L'enterrement de la victime aura lieu aujourd'hui, à 5 heures du matin.

Zélia Dubois était originaire de Quarégnon (Belgique où elle est née le 27 février 1866.

Jules Miroux, ouvrier métallurgiste, est né à Aubry.

Il a été conduit à la prison de Valenciennes.

Dernière Heure

COMMISSION DU BUDGET

Paris, 30 juin. — La commission du budget de 1901 a entendu aujourd'hui la suite des observations présentées par le ministre des finances sur le projet des quatre contributions.

M. Caillaux a déclaré qu'en présence de la complexité des questions soulevées par l'article 6, l'extension des biens de main-morte, et pour ne pas retarder le dépôt du rapport sur les contributions directes, il n'insistait pas pour y faire comprendre cet article.

L'article 6 sur lequel le ministre des finances a fourni des explications à la commission du budget a pour but d'étendre la taxe de main-morte à toutes les communautés qui ont une existence propre. Au lieu d'atteindre les sociétés religieuses non reconnues sauf celles qui possèdent des établissements agricoles ou d'enseignement, cet article atteint les nombreuses sociétés industrielles et commerciales et même des syndicats professionnels.

Après le départ du ministre, la commission a statué dans le sens indiqué par lui sur l'article 6 et a maintenu pour le rapport général sur la loi de finances l'examen de cet article.

La commission a accepté les propositions du gouvernement en ce qui concerne les centimes départementaux ; elle accepte également l'amendement de M. Bienvenu Martin, relatif à l'augmentation corrélative des centimes communaux.

LA GUERRE EN CHINE

Un cuirassé américain échoué

Washington, 30 juin. — Le cuirassé américain *Oregon* s'est échoué sur l'île Ho Kai, à 50 milles de Chefou.

Le capitaine de l'*Oregon* a confirmé ce soir, par dépêche au ministère de la marine, l'échouement du cuirassé.

Deux vapeurs lui prêtent assistance pour le renflouer

Soulèvement à Formose

Le bruit court à Londres que les Boxeurs ont soulevé les Chinois de Formose et que les troupes japonaises dans l'île devront immédiatement être renforcées.

LES CREDITS FRANÇAIS POUR LA CHINE

Paris, 30 juin. — Avant sa séparation, la Chambre sera appelée à voter les crédits supplémentaires pour la guerre de Chine.

M. Firmin Faure, député nationaliste d'Oran, se propose de demander, lors de la discussion des crédits, des explications à M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, sur la situation d'Extrême Orient.

L'IMPOT SUR LE REVENU

Paris, 30 juin. — La commission de l'impôt sur le revenu a adopté, par 10 voix contre 7, les signes extérieurs comme mode d'assiette de l'impôt.

Après avoir rejeté à la même majorité, la déclaration, elle a adopté par voie d'amendement, la déclaration facultative comme complément des signes extérieurs

LE MINISTRE DE LA GUERRE à Clermont-Ferrand

Clermont-Ferrand, 30 juin. — Le général André, ministre de la guerre, a quitté Paris ce matin pour se rendre à Clermont-Ferrand où il assistera aux fêtes organisées à l'occasion du centenaire de la mort de Desaix.

Le ministre est arrivé à Clermont-Ferrand à 4 heures 1/2.

La ville est toute pavoisée et on voit de nombreuses inscriptions de : Vive la République ! Vive l'armée !

La foule pressée sur tout le parcours du cortège fit un sympathique accueil au représentant du gouvernement.

Dès son arrivée à la Préfecture, le Ministre de la guerre procéda aux réceptions officielles et dit en s'adressant aux corps académiques :

« Je n'oublie pas que c'est dans la partie la plus élevée du corps enseignant que la République trouva, à un moment difficile, l'appui moral le plus sincère, le plus sérieux. »

A l'évêque de Clermont-Ferrand qui lui présenta le clergé de son diocèse, le Ministre dit que le Gouvernement se fera un devoir de s'associer à toutes les cérémonies ayant pour but de célébrer la réunion des vertus militaires et des vertus républicaines.

Le général de Lousson, commandant le 13e corps, présentant les officiers de son Etat-major dit : « Je vous apporte en leur nom l'expression de leurs respectueux sentiments pour le chef de l'armée française et le représentant de la République. »

Le général André félicita les officiers des relations cordiales qu'ils entretenaient avec la population civile de Clermont.

Incendie des Docks de New-York

NAVIRES EN FLAMMES

New-York, 30 juin. — Un incendie a éclaté dans les docks du Lloyd de l'Allemagne du Nord ; il commença cet après-midi dans les balles de coton sur les appontements n° 3 et s'étend sur autres appontements. Parmi les marchandises se trouvent de nombreuses barriques d'huile ; les pompiers ne sont pas encore maîtres du feu.

3 bateaux de déchargement prirent feu. Il fallut les ramener vers New-York et il fallut aussi faire sortir les transatlantiques *Guillaume Legrand, Brene, Main et Saale*.

Ces trois derniers étaient en flammes.

Le jeune abbé ne tenait pas à fournir des explications, Bazile n'osait pas en demander.

Au bout de quinze jours, ils arrivèrent à Lyon.

Là seulement ils respirèrent.

Savournin se promenait avec agitation dans la chambre qu'il habitait.

— Maintenant, murmura-t-il, il faut que je devienne général.

FIN DU PROLOGUE

I

Le Convalescent

Vingt et un ans se sont écoulés entre les évènements que nous avons racontés et ceux qui vont faire l'objet de ce récit véridique — vingt et un ans pendant lesquels les choses ont bien changé de face !

Louis XV n'est plus ce monarque modèle d'autrefois, ni ce mari fidèle et consciencieux que l'on admirait jadis.

Sous la funeste influence des jésuites, dont la puissance est à son apogée, et qui rêvent de gouverner en maîtres notre beau pays de France, Marie Leczinska, par une froideur calculée, a éloigné de la couche nuptiale son royal époux.

Naturellement, Louis XV est allé goûter ailleurs ces joies du mariage, dont la reine prétendait le sevrer.

Les occasions ne lui ont pas manqué. Le nombre de ses bonnes fortunes a acquis un chiffre incalculable.

En vain les jésuites ont voulu lui donner une maîtresse de leur choix. Sa Majesté, qui se soucie fort peu de la politique et de la religion quand il s'agit de ses plaisirs, ne s'est pas prêtée à ces perfides calculs.

Après avoir jeté le mouchoir à toutes les beautés complaisantes qui briguaient la faveur d'être déshonorées par lui, son choix s'est fixé sur Mlle Jeanne-Antoinette Poisson, fille adultérine de Mme Poisson et d'un fermier général nommé Le Normand de Tourneheim, dont elle avait épousé le neveu, M. Le Normand d'Etioles.

Pour l'élever jusqu'à lui, le roi l'a créée marquise de Pompadour et la foule des courtisans s'est inclinée devant elle.

Plus que jamais la licence et le libertinage sont à l'ordre du jour. Parti de haut, l'exemple a trouvé de nombreux imitateurs dans la noblesse. La bourgeoisie elle-même, qui jusqu'alors avait vaillamment tenu tête à la corruption, s'est laissé gagner par le poison subtil.

Le désordre est partout : dans les finances, dans l'armée, dans la marine, dans la magistrature, dans le clergé.

La France croule de toutes parts. Le traité de Forbach, conclu en 1757 par l'abbé de Bernis, n'est que le prélude des affronts que l'Europe va nous infliger.

La légèreté du roi, ses dépenses exagérées, l'impéritie de ses ministres, nous poussent vers une ruine prochaine. Comme nous avons perdu l'Inde malgré le dévouement du comte de Lally-Tollendal, nous allons perdre le Canada malgré le courage du marquis de Montcalm.

Vaincu sur terre, vaincu sur mer principalement, notre pays désemparé s'acheminait vers le traité honteux qui devait être signé deux ans plus tard, à Paris, le 10 février 1763, entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal.

Par ce traité, nous allions perdre l'Acadie, la Nouvelle-Ecosse, le Canada et ses dépendances, l'île du cap Breton et toutes les îles situées dans le golfe et sur le fleuve de Saint-Laurent. Nous perdions encore nos établissements aux îles caraïbes de Saint-Vincent, de la Dominique, de Tabago, etc.

Dunkerque devait être démantelé *sous la surveillance d'un commissaire anglais*, chargé de présider au comblement du port et à la démolition de ses murailles.

Nos possessions sur les côtes du Coromandel, de la Malabar, du Bengale et de toutes les Indes orientales étaient rendues à ceux qui les possédaient avant la guerre, et aux Français seulement il était *interdit d'y envoyer des troupes.*

Nous rendions l'île de Minorque et le fort Saint-Philippe à l'Angleterre, l'électorat de Hanovre au roi, à l'Allemagne tout ce que nous lui avions pris.

Notre or, notre sang étaient dépensés en pure perte ; nos plus belles et nos plus anciennes colonies étaient à jamais perdues.

On ne paraissait guère se douter de cela à la cour du roi *Bien-Aimé*. Fêtes coûteuses, soupers fins, ballets luxueux, comédies montées à grands frais, se succédaient tous les jours à Versailles et dans les résidences royales, voire même dans les nombreux châteaux ou hôtels que le roi avait littéralement octroyés à la favorite.

Ce n'était rien pourtant. La famine ne nous avait pas atteint jusqu'à présent. Sa Majesté ne spéculait pas encore sur les farines.

Au dedans, nous n'avions même plus le respect de nous-mêmes ; au dehors, nous étions sans prestige, malgré les prodiges de valeur que nos troupes accomplissaient inutilement en Allemagne.

Jeunes ou vieux, nos pauvres soldats se battaient bien, pourtant. De temps en temps, il en revenait à Paris qui, après avoir été blessés ou mutilés dans cette guerre inutile que nous soutenions encore, venaient au sein de leur famille passer leur convalescence ou se condamner à une stérile oisiveté.

Certainement, c'était à cette catégorie de blessés qu'appartenait un jeune lieutenant des carabiniers, qui se promenait au soleil, le long des quais, par une belle journée du mois de mars.

C'était un tout jeune homme de vingt-deux ans, brun, avec de grands yeux bleus sous des sourcils noirs parfaitement arqués. Son nez droit, aux narines mobiles et accentués surmontait une bouche petite et bien dessinée. La moustache naissante ne recouvrait pas entièrement la lèvre rebondie, mais un peu *pâle, qu'elle ombrageait de son léger* duvet.

Le menton légèrement saillant, les pommettes quelque peu proéminantes, le feu du regard dénotaient chez le jeune officier un grand courage joint à beaucoup d'énergie.

Sous l'uniforme rouge à parements bleus qu'il portait, le torse s'effaçait gracieusement, développant une large poitrine, bien plantée sur une taille souple et gracieuse.

La jambe, emprisonnée dans une culotte bleu de roi, était nerveuse et élégante, et se terminait par un pied bien cambré, qui disparaissait au fond de la botte luisante de cuir souple dans laquelle il était enfermé.

Les mains étaient longues et effilées, blanches, trop blanches même pour un homme et pour un soldat.

Le visage, du reste, était pâle ; les traits, un peu fatigués, portaient la trace de souffrances récentes

Sans aucun doute, le jeune officier relevait de maladie. Probablement il avait reçu quelque terrible blessure et était entré depuis peu de temps dans la période de la convalescence.

Il marchait à pas lents, sans but, uniquement pour se promener et pour se réchauffer aux rayons d'un soleil printannier qui commençait à percer les nuages.

De temps en temps, il s'arrêtait pour aspirer à pleins poumons les bouffées d'air tiède et déjà parfumé que la brise lui apportait. Il contemplait la Seine, suivait de l'œil le sillage lumineux des barques qui la parcouraient en tous sens ; puis, il reprenait sa promenade, souriant à tous ces objets familiers qu'il revoyait, au soleil bienfaisant qui l'inondait de sa clarté, aux jolis filles qui ad*miraient en passant son riche uniforme* heureux de renaître à la vie, d'assister à ce mouvement qui se faisait autour de lui.

Peut-être avait-il vu la mort de bien près, le pauvre lieutenant !

Tout en errant le long des quais, il avait atteint le quai de la Messagerie, quand il aperçut un grand rassemblement, et, au-dessus de toutes ces têtes amoncelées, une épaisse fumée qui obscurcissait l'atmosphère.

Au même instant retentit ce cri sinistre :

— Au feu ! au feu !

Pressant brusquement sa marche indolente, il se dirigea vers l'endroit d'où partaient ces cris terribles.

Il arriva devant une étroite maison, qui n'avait pas plus de deux fenêtres de façade, et dans laquelle on ne pouvait pénétrer que par une porte étroite et basse.

A côté de cette porte, il y avait une mesquine boutique de vannier.

C'était dans cette boutique que le feu avait pris en l'absence du locataire.

On ne s'était donc aperçu de l'incendie qu'au moment où, trouvant une issue, il s'était déclaré avec violence et avait envahi déjà tout le rez-de-chaussée, c'est-à-dire le magasin et l'unique porte qui donnait accès dans la maison.

Aux cris poussés par la foule, deux locataires d'un des étages supérieures s'étaient précipités à la fenêtre.

Comprenant quel danger les menaçait ils avaient essayé de fuir par l'escalier et par la porte ; mais la flamme et la fumée leur avait barré le passage et les avaient forcés de rentrer chez eux.

Le péril n'en était que plus imminent. Puisque fuir par la porte était impossible, il fallait fuir par la fenêtre, avant que le feu eut atteint leur appartement.

Là était la difficulté.

Fort heureusement, ces deux locataires étaient les seuls qui eussent été surpris par l'incendie ; ceux qui habitaient les deux autres logements dont se composait la maison étaient absents pour le moment.

A la fenêtre du second étage, le jeune officier aperçut un homme d'une cinquantaine d'années, très pâle, mais assez calme pourtant en présence du danger qui le menaçait.

A côté de lui, une jeune fille de dix-huit ans au plus, se tordait les bras de désespoir et plongeait dans la rue un regard effaré, tandis que d'une voix éplorée elle appelait à son secours.

(A Suivre)